

## Nita Monk

Clémence Dumas-Côté

---

Numéro 152, hiver 2017

« Sel », « cheveux la critique »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Dumas-Côté, C. (2017). Nita Monk. *Moebius*, (152), 9–20.

NITA MONK

Clémence Dumas-Côté

Je cherche malgré moi la phrase qui bouclera cette nouvelle.

~~Elle est morte seule dans sa chambre. Elle est morte comme elle avait vécu, en regardant par la fenêtre. Elle est morte élégamment, en silence, les couvertures parfaitement repliées sur son ventre qui n'avait pas su porter ce qu'elle voulait contenir. Elle aurait aimé vivre en couleurs en jaune et noir dans la nuit.~~

J'écris son nom : Anita Le Marquand. Comme si j'ouvrais une boîte rangée au sous-sol, dans sa partie la plus basse, la moins accessible, boîte fermée avec du ruban adhésif depuis longtemps, et sur laquelle il n'y a rien d'écrit. Elle s'est appelée Anita Le Marquand. Ça sonne bien. Ça sonne « Marquis ». Ma grand-mère marquise. Morte bien avant de décéder.

J'entre dans le sous-sol, et mon regard se pose d'abord sur le piano, puis sur ce fauteuil de cuirette brune toujours beaucoup trop froide pour être confortable, sauf les soirs de canicule. Il fait chaud, je m'assois. J'observe ce qui subsiste autour de moi. Mon cerveau est engourdi par l'humidité de l'air.

Sur une étagère, il y a ces vide-poches, des bols de monnaie où s'additionnent de petites fortunes en cinq, dix ou vingt-cinq sous. Quand on fouille parmi les pièces, on peut dénicher :

- un écusson du jour du Souvenir ;
- une pierre semi-précieuse ;
- une photo de classe datant d'il y a vingt ans ;
- un gant de cuir troué ;
- quelques graines d'oiseaux qui ne servent plus qu'à nourrir les canards de bois reposant sur l'étagère.

Le trio des canards de bois au regard stupéfait. Peut-être est-ce d'être toujours en captivité chez mon père, depuis tout ce temps, et de n'avoir jamais eu le courage de s'échapper. Peut-être est-ce aussi de voir la valse invariable des gestes répétés, dans le silence de la cave. Ils ont raison de s'inquiéter des chasseurs inuits trônant sur l'étagère d'en face.

La collection de sculptures inuites en pierre à savon repose sous les lampes chaudes du sous-sol : phoques, baleines harponnées, ours polaires, chasseurs. Parmi tous ces objets, une sculpture traditionnelle représente une femme portant sur son dos un enfant. C'est mon père qui l'a rapportée à ma grand-mère d'un voyage d'affaires à Kuujuaq.

À la mort de grand-maman, la chambre du CHSLD a été vidée :

- un télé-horaire vieux de dix ans ;
- une boîte de petites menthes de fantaisie encore emballée ;
- un vase ébréché ;

- une couverture de polar immense sur laquelle on voit un saumon jaillissant de l'eau dans un rayon de soleil, avec le prix collé dessus : ~~9,99~~ \$ 7,99 \$ ;
- un cahier de notes minuscule intouché, sauf à une page où est inscrit, d'une calligraphie tremblante, le nom d'un pianiste jazz des années cinquante : Thelonious Monk ;
- et ça : une sculpture inuite polie, voire érodée par le toucher, par la caresse lente et minutieuse des mains d'Anita. La femme portant sur son dos son enfant est plus menue qu'elle ne l'a jamais été. Plus douce, aussi, que les autres sculptures à ses côtés. Elle est mate, dorénavant, n'a plus le lustre éclatant de ses congénères sur la tablette du sous-sol.

Ma grand-mère a passé les quinze dernières années de sa vie à s'enraciner dans un lit trente-neuf pouces, à Jacques-Viger, un établissement accueillant des personnes âgées pour des séjours de longue durée tristement célèbre en raison des abus de certains de ses employés envers des patients. Quand j'étais petite, je tenais en horreur les visites que nous y faisons. Cela sentait l'urine à plein nez dans les corridors, odeur mêlée au parfum douxereux du jus de pruneaux. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvraient sur l'étage où ma grand-mère résidait, ils étaient là par dizaines, les morts-vivants. Ils prenaient un élan, avec leur chaise roulante, et se ruaient sur moi, ils voulaient me toucher : « Une enfant ! » Leurs voix mêlées, plaintives, enrouées. Saccadées, extatiques et jouissives.

Une enfant.

Ils voulaient me toucher, sentir le sang couler dans mes veines.

À contrecœur, je leur offrais le spectacle qu'ils désiraient voir. Je souriais de toutes mes dents de lait en serrant très fort la main de mon père.

Je mets un 45 tours : Thelonious Monk, *'Round Midnight*.

La fois où la femme de mon oncle – celle qui a la sclérose en plaques maintenant, qui a été une artiste incomprise et seule, dans son divan, à écouter du Maria Callas, buvant un verre de vin rouge trop froid à 14 h, à fixer le mur –, la fois où elle m'a escortée jusqu'à la toilette, à l'étage où ma grand-mère résidait, elle m'a expliqué comment déchirer de longues bandes de ce papier de toilette rude et extrêmement fin, et comment le disposer en couches superposées sur le siège de la toilette.

Ç'aura été ma première prise de conscience de la saleté, de la propagation des microbes. Ce qu'elle m'a montré ce jour-là me hante toujours. On peut attraper la vieillesse, la débilité, la décrépitude, le malheur, l'abandon, la solitude. Ça se transmet sur des sièges de toilette, ces affaires-là.

Quand Anita est morte, j'étais à la colonie de vacances. C'était la veille du déluge du Saguenay. La rivière, qui avait vu naître ma grand-mère, s'est enragée de ne plus voir son enfant chérie, mal aimée, mal comprise et malheureuse – un des pires cas sur Terre –, et elle s'est déchaînée.

La mort d'Anita a arraché des arbres, a emporté des quartiers entiers, et avec eux une famille : une mère, un père et trois fils.

Mais sa mort a aussi épargné une petite maison, toute blanche, au centre de la tempête. La petite maison blanche est restée intacte. Intouchée. Comme l'âme noire de ma grand-mère.

Ce n'est que plusieurs jours après mon retour de la colonie que mon père m'a annoncé la nouvelle. Les funérailles étaient déjà passées. Je n'avais pas été invitée à y assister. Je me souviens du sentiment d'avoir été épargnée de l'histoire de ma propre famille. Mon père disait que ça n'aurait pas valu la peine de me sortir de mon camp de vacances pour cela. Il savait bien qu'elle n'était pour moi qu'une géante informe entre deux draps plats, au regard perdu, à la bouche croche, contrainte au silence par la paralysie et qui me reconnaissait à peine. Un rictus si laid que je préférais éviter les gentilleses de peur de la faire sourire.

J'ai donc appris la mort de ma grand-mère en route pour une fête familiale chez la mère de la nouvelle femme de mon père, ma grand-mère de remplacement. Lorsque je me rendais chez elle, à tout coup, je remarquais un tableau étrange dans un coin de la chambre où nous déposions nos manteaux.

J'avais l'habitude de m'évader du cafouillis des conversations enflammées pour aller me réfugier dans cette chambre d'amis. Je me couchais sur le lit, dans la pile de vêtements. Une montagne de tissus et de sacs. J'aimais la chaleur de la laine et de la fourrure, le nylon qui bruissait, l'odeur du cuir des sacs de femmes. Les parfums s'entrecroisaient comme s'ils voyageaient sur un échangeur autoroutier. La porte s'ouvrait parfois, rapidement, restait ouverte un moment, puis se refermait, avec une lenteur infinie. La mince bande de lumière qui passait sous la porte se fragmentait au fil des passages. Je demeurais muette et m'enfonçais peu à peu dans l'océan de capes, d'imperméables, de pardessus. Parfois, je ne voulais pas savoir si j'étais en train de me cacher ou si je n'étais qu'à moitié assoupie. Je portais un des chapeaux de

fouffure, choisi au hasard. Puis je restais un moment à fixer le tableau sur le mur. J'enfilais une paire de lunettes fumées que je trouvais dans les poches d'un manteau. Là, je ne voyais plus rien du tout. J'avais chaud. Et j'aimais cet état. La porte qui s'ouvrait encore. J'entendais la respiration de la personne qui restait dans l'embrasure. Quelqu'un cherchait à distinguer, dans la noirceur, une présence. J'attendais, immobile. La personne demeurait parfois là un bon moment. Je ne sais pas ce qu'elle discernait dans le clair-obscur de la chambre. Je comptais les secondes pour me donner une idée du temps écoulé. Un bateau, deux bateaux, trois bateaux, quinze bateaux. Cent cinquante bateaux. Quand je sentais que plus personne ne regardait dans ma direction, je baissais le pont des lunettes, et alors je devais fermer les yeux de toute urgence, car la lumière émanant de la porte ouverte était trop forte. Peu à peu, mes pupilles s'habituèrent à la clarté.

Dans cette chambre, souvent, je fixais ce tableau au cadre épais, fait de cannelures de bois, entourant une scène de montagne improbable. Je m'imaginai, je ne sais par quel sort extraordinaire, me miniaturiser et plonger dans le tableau. J'avais vu ça dans un film et j'avais encore l'âge de douter des limites entre fiction et réalité. L'âge où les animaux sont des amis, où les objets sont animés, où une écrevisse trouvée morte sur les abords d'une rivière devient une confidente.

Je me promenais lentement dans cette scène murale. Une maisonnette perdue dans une prairie verdoyante et, à quelques mètres de là, derrière une rangée d'épinettes, trois glaciers. Pas une âme qui vive autour. J'entrais dans la chaumière. Quelqu'un, de dos, affairé à la cuisine. Le silence. Des murmures, peut-être. Une vieille femme,

couchée sur une paille, gémissante, dans un coin. L'air alpin sifflant par la porte. La personne de dos entamant un mouvement pour se retourner, moi qui m'éclipse en refermant la porte. Comme on refermerait une boîte cadeau ouverte sans permission, sans laisser de traces.

Puis le déluge, soudainement, sur cette toile. La cascade qui se met à s'animer, qui sort de ses gonds et qui entraîne la rivière hors de son lit, qui remet ma grand-mère sur ses jambes. Après tant d'années, ça y est, elle marche. Comme un fakir le ferait sur des clous : lentement

douloureusement  
cérémonieusement.

Ensuite, je regagnais la fête, chantais les chansons apprises en colonie, présentais mes beaux dessins, parlais de mon exposé sur les baleines à bosse, montrais mes dents d'adulte et, finalement, mangeais le repas de famille. Tout de même, une certaine gaieté de circonstance flottait dans l'air, nos mains s'entrechoquaient pour accéder à la cuiller de service. Je ne connaissais pas la plupart de ces gens.

Et lorsque je retournais dans la petite chambre aux manteaux, pour attendre mes parents, avant le départ, je me couchais de nouveau au centre de ce lit trop mou et m'y laissais fondre tranquillement, progressivement, à demi endormie dans mon manteau d'hiver, parce que les au revoir dureraient une éternité dans cette famille. Ils suscitaient les plus grandes confidences. Le disque de jazz d'ascenseur qui jouait quand nous étions arrivés se faisait entendre de nouveau. Pendant ces longues minutes où les adultes riaient entre eux, j'observais encore le tableau.

Un jour, pour les 80 ans d'Anita, ses fils lui ont organisé une fête, chez mon oncle fou.

Mon oncle fou n'est jamais vraiment revenu de Santa Fe où, dans les années soixante-dix, il était parti faire des plans de bâtiments alimentés à l'énergie solaire avec sa gitane juive de New York, Dia, qu'il avait épousée au chic hôtel Pierre, face à Central Park. À son retour, il avait bourré ses caps de roues de cannabis et de piments séchés. Mon oncle fou est libre, j'ai une affection énorme et même grandissante pour lui, même si une fois sur deux il oublie de mettre ses dents.

La famille a loué une limousine pour amener Anita chez mon oncle, dans un trou perdu des Laurentides. À la maison où le méchoui devait avoir lieu, c'était le bordel partout. La famille a dû faire le ménage pendant plusieurs heures avant même de pouvoir cuisiner, et la fête a vraiment commencé seulement en fin de journée, une heure avant que le chauffeur de limousine n'ait mangé tout l'agneau qu'il voulait et qu'il n'ait dit

passé six heures c'est temps double

j'ai pas rien que ça à faire

le temps de rentrer faut partir maintenant.

Il a stationné devant l'hôpital, le moteur roulait toujours. Anita a mis du temps à sortir du véhicule, car elle portait une robe longue et de petits talons.

De jolis souliers à talons.

Dès son arrivée dans sa chambrette partagée avec un autre vieux croulant, l'infirmière lui a retiré sa belle robe et lui a enfilé la jaquette habituelle, ouverte sur le dos, les fesses.

Ma grand-mère était une géante. Ma grand-mère était rousse. Son corps immense était tatoué de biffures, de

ratures, de tachetures orangées. Comme le brouillon d'un manuscrit ancien, écrit avec une encre sépia.

Il y a plusieurs géants, dans l'histoire du Québec. Des hommes si forts qu'ils tirent des maisons blanches grâce aux poils de leurs mamelons. Des personnages hauts en couleur qui dépassent tout le monde de quatre ou cinq têtes. À tout coup, des géants de la solitude, aussi. Qui veut d'un ami si grand qu'il touche aux nuages avec sa tête.

Moi, c'est ma grand-mère qui était une géante. Cinq pieds onze pouces pour une femme née en 1927, c'est énorme. Qui aurait voulu d'elle.

Sa mère morte lorsqu'elle était jeune. Puis les sœurs du Bon-Pasteur, à Chicoutimi. Le piano, l'éducation domestique, les sciences économiques. Une enfant qui se sauve elle-même par le piano. Écouter Thelonious Monk, l'oreille collée sur son petit TSF Radialva, celui que son père lui avait offert à Noël. Le soir, tout bas, dans sa chambre du couvent, *'Round Midnight* avec le ciel étoilé du Saguenay. Vouloir être ailleurs. Rêver de cette métropole aux contours flous. La pénombre des possibles.

Plus tard, beaucoup plus tard, un homme, des enfants : trois. Des garçons. Jazz trio. Elle, dans sa cuisine. Elle, à sa fenêtre.

Anita ne cessa jamais d'écouter les jazzmen noirs. Elle était ces jazzmen noirs. Elle possédait leur rythme, leur sensualité, leur lenteur d'être. Alors pourquoi s'être mariée à ce chimiste rude qui lui soutirait toute sa vitalité ? Pourquoi habiter une maison destinée à brûler d'un jour à l'autre ? Pourquoi cette chambre aux ombres si étranges ? Pourquoi ce plafond si bas, ce mouvement obnubilant des pales du ventilateur ?

Les pots de gelée à la menthe sur le comptoir, couvercles retirés, un sceau de paraffine reposant sur le dessus de la substance verte. L'odeur de menthol dans l'air. Le café froid. Le lait caillé. Les jours qui surissent.

Mon regard se pose à nouveau sur les étagères du sous-sol. À côté de la bibliothèque regroupant la collection de sculptures inuites repose un objet étrange, un fouet peint couleur bronze à l'extrémité duquel de petits cubes de plexiglas sont assemblés. Mon père l'a acheté d'un artiste local lors d'un vernissage, près de chez lui. Le *fouet à poésie*, c'est le nom que son concepteur lui a donné. Parfois, une facture triviale est coincée sous le fouet, pour que personne ne l'oublie. Parfois, un tournevis ou une paire de bas se retrouve à ses côtés. Le fouet trône là, depuis des années, sur une étagère de verre poussiéreuse, sous des lumières comme dans une galerie d'art. Elles n'éclairent cependant pas des artefacts. Elles mettent en valeur ce qu'on ne veut pas montrer : la poussière qui s'amasse, le temps qui passe, un verre de rhum oublié dans un coin où trois mouches à fruits se sont noyées. Ploutch.

Je me saisis du fouet à poésie. Je fouette les événements, les possibilités : Anita, mariée à un musicien noir et sortie de sa propre noirceur chicoutimienne à l'âge de 88 ans, devient Nita. Nita Monk.

Nita court, grimpe aux arbres, profite de l'horizon.

Je voudrais tant lui rendre la vie qu'elle n'a pas su ni pu se donner. Refaire l'histoire. Depuis sa naissance avec une sage-femme innue de Betsiamites jusqu'au moment de sa mort.

J'allais oublier : dans sa chambre, à Jacques-Viger, on a aussi retrouvé une photo. Une seule. On y voit Anita, dans

sa petite chambre du couvent, qui écoute de la musique en riant. Elle est jeune. Elle est belle. Elle croise une jambe.

Des papiers à tes pieds. Un crayon à ta bouche.

Monk le moine, celui qui sait écouter sans dire, qui communique sans te parler, celui qui conseille, qui est là, qui est présent, à la folie. Jusque dans ta folie. Il est ici, grand-maman. Maintenant, avec moi. Nous venons te visiter, traversons ces corridors jusqu'à ta chambre, derrière le rideau bleu. Il apporte un clavier. Dans ta petite chambre, quand tu seras partie, on trouvera :

- une chanson de Monk flottant dans l'air ;
- de vieux gants de cuir parfumés et troués ;
- un cahier de notes minuscule, rempli d'une écriture ronde de la première à la dernière page.

J'entre dans le sous-sol. Les pétales fanés sont tombés, maintenant. Ne reste plus que le souvenir et cette lumière fibreuse qui traverse le bleu des toiles d'araignées. Personne n'a parlé au piano depuis des décennies.

Je pose ma main là  
un foulard  
mon cœur décroché.

Les murs vibrent : il y aura bientôt une catastrophe. Mais je tiens l'espace entre mes bras, je n'ai pas peur.

Je vois un insecte qui marche lentement sur le mur. Je vois un verre d'eau abandonné, de fines lignes horizontales strient sa paroi, signe que son contenu s'est évaporé lentement. Le danger me protège comme si j'avais moi-même revêtu un costume de fantôme.

Elle est là, assise dans un coin sur une chaise droite. Ses cheveux sont tombés autour, à ses pieds. Il va naître.

Il est sur le point de naître. Puis elle tourne la tête, sourit et entonne un air ancien d'une voix enrouée. Une maison blanche dans la tempête.